


Carlo Denina

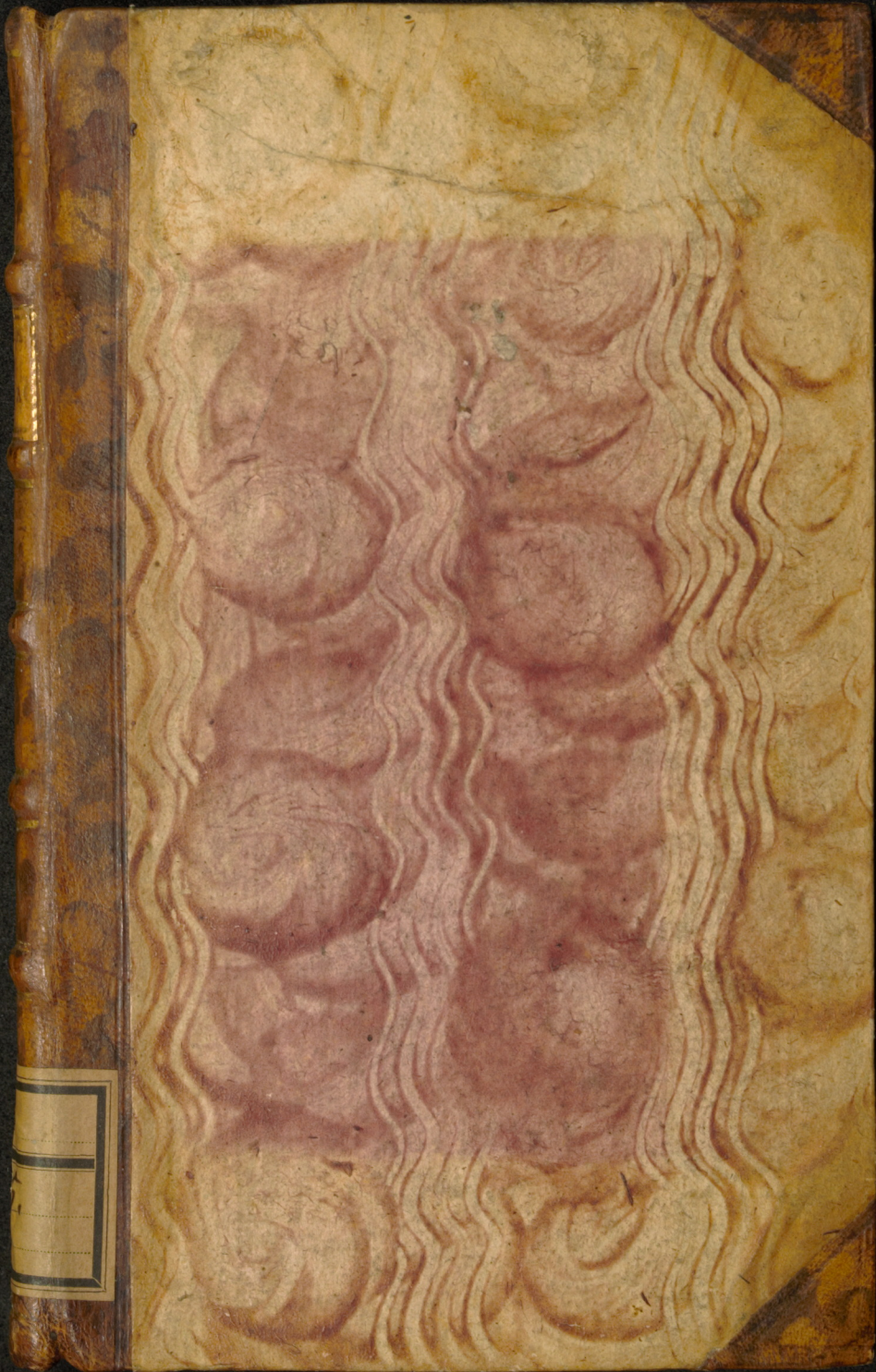
Réponse A La Question Que Doit-On A L'Espagne? : Discours lu à l'Académie de Berlin dans l'Assemblée Publique du 26. Janvier l'an 1786 pour le jour anniversaire du Roi

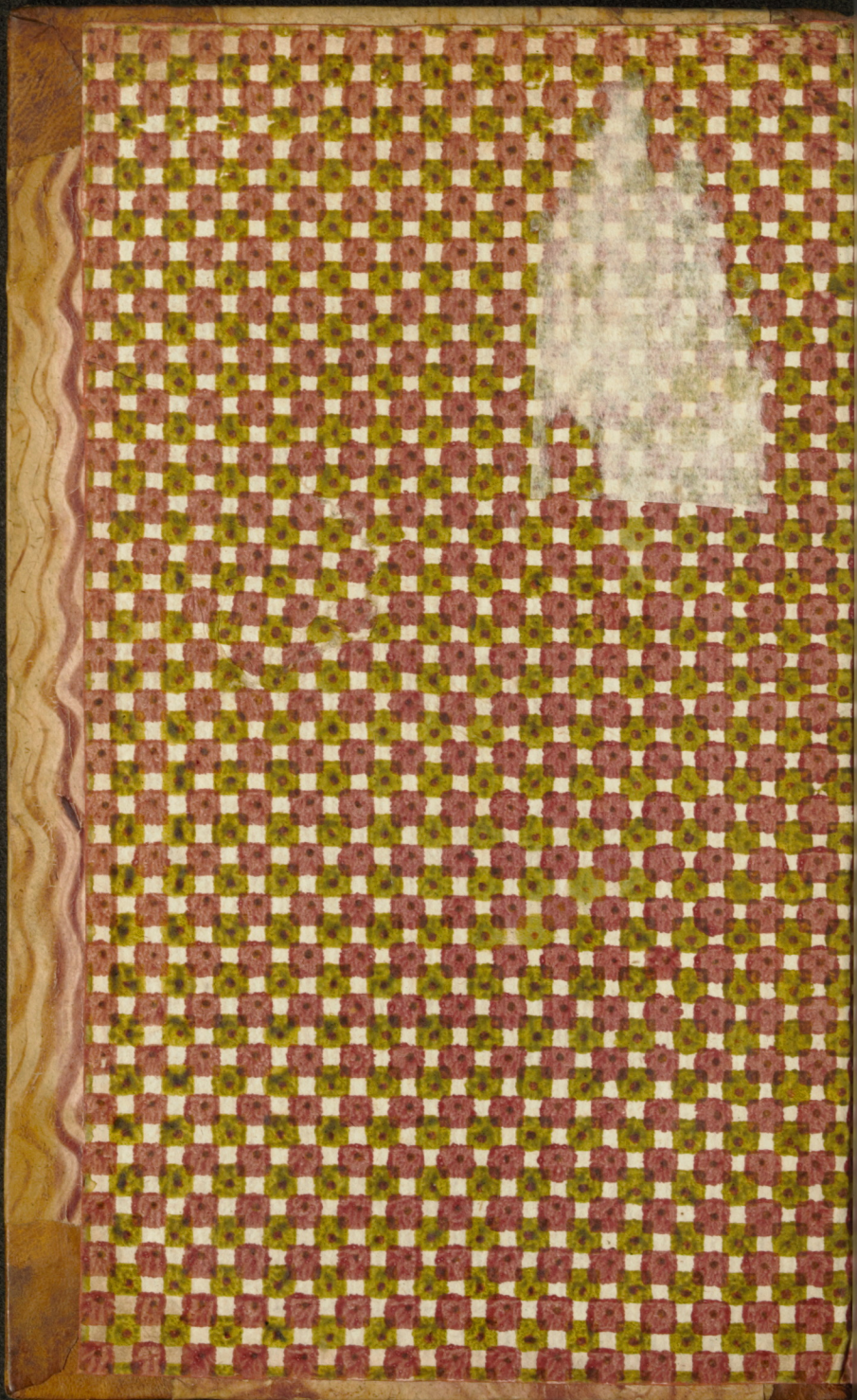
A Berlin: chez George Jacques Decker, [1786]

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1852489553>

Druck Freier  Zugang







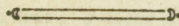
Rt-995.

~~Stn 9026~~

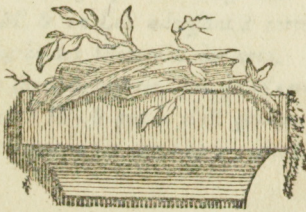
Co. a. 7.

399-13

R É P O N S E
A LA QUESTION
QUE DOIT - ON A L'ESPAGNE?



D i s c o u r s
lu
à l'Académie de Berlin
dans
l'Assemblée Publique
du 26. Janvier l'an 1786
pour
le jour anniversaire du Roi.
Par
Mr. l'Abbé Denina.



—•••••
A B E R L I N,
chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

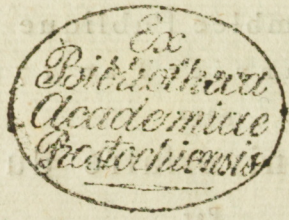
RÉPONSE

A LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON A ESPÉRÉ?

De l'Académie

de l'Académie de Berlin



de l'Académie de Berlin

BERLIN

chez GEORGES JACQUES DECKER, Libraire en Chef

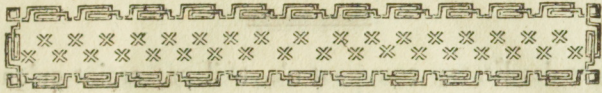
Avertissement.

La sensation qu'a faite la lecture de ce Discours m'oblige de le faire paroître incessamment; quoique il m'eût fallu quelque temps soit pour en mieux soigner le style d'autant plus que je l'ai écrit dans une langue qui n'est pas la mienne, soit pour donner plus d'étendue à quelques passages trop resserrés.

Les Espagnols trouveront sans doute que j'ai omis un très grand nombre d'auteurs qu'il auroit été à propos de nommer. D'autres trouveront que j'ai trop donné aux Espagnols & oté trop aux François. Les uns & les autres me rendront peut-être justice, lorsqu'ils auront le Mémoire sous leurs yeux.

Je n'ai d'autre relation avec l'Espagne que celle qu'a un homme de Lettres avec tout le monde; & je suis si loin d'avoir de l'aversion pour la France, que je me connois redevable à des livres françois de la meilleure partie de mon instruction. Mais je dois encore plus à la justice & à la vérité.

Si quelque circonstance particulière a pu concourir à me faire naître la pensée de traiter ce sujet; j'ose dire que c'est l'entretien d'un Monarque philosophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Espagne, que celle que je m'en étois faite en composant un ouvrage sur les vicissitudes de la littérature dédié à S. M. & en Lui adressant à cette occasion une lettre sur les progrès des sciences & des arts. Je ne saurois trop tôt, ni trop souvent avertir que je m'arrête à l'époque du règne de Louis XIV. & que ce n'est que par incident qu'il m'est échappé des réflexions sur des temps postérieurs.



R É P O N S E

A LA QUESTION:

QUE DOIT-ON A L'ESPAGNE?

On lit dans la nouvelle Encyclopédie par ordre de matières: „*Que doit-on à l'Espagne? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe?*„ Il est étonnant qu'un François dans un ouvrage qui porte en quelque façon une empreinte nationale ait fait cette question dans le temps précisément que la France faisoit la guerre aux Anglois pour rendre indépendants d'une puissance Européenne des pays que l'Espagne avoit donnés à l'Europe, & dans le temps que l'Espagne faisoit les plus grands efforts pour garantir nos côtes méridionales des incursions des Corsaires Afriquains protégés par la France. Si Mr. Matfon, redacteur de cet article, a cru qu'en recherchant les progrès de l'esprit humain & de la société en général, on doit faire abstraction des inté-

rêts des États; comment n'a-t-il pas craint qu'un Espagnol à son tour ne demandât: *Qu'a fait la France pour le genre humain depuis qu'elle existe?* A-t-on oublié si-tôt le discours aux Welches par Voltaire sous le nom d'Antoine Vadé? L'Encyclopediste Francois n'a-t-il point lu un autre passage encore plus formel de ce même auteur sur cette matière? „Est-ce par nos découvertes, dit-il, que „ nous l'emportons sur les autres peuples? hélas! „ c'est un pilote Génois qui a découvert le nouveau „ monde; c'est un Allemand qui a inventé l'imprimerie; c'est un Italien à qui nous devons les lunettes; un Hollandois a inventé les pendules; un „ Italien a trouvé la pesanteur de l'air; un Anglois „ a découvert les loix de la nature; & nous n'avons „ inventé que des convulsions. „ „ Trouvez-moi, continue-t-il, „ un art, un seul art, une seule science, „ ce, dans laquelle nous n'ayons pas les maîtres „ chés les nations étrangères. „

Nous verrons même dans la suite que le seul art dans lequel feu Mr. de Voltaire suppose que les François ont surpassé les autres nations, est précisément celui où ils ont le plus d'obligation à l'Espagne.

Ce n'est pas sans beaucoup de regret que je rappelle ici des vérités qui peuvent n'être pas agréables à une Nation que je respecte & que j'estime infiniment; mais engagé par état & par goût à chercher les progrès des sciences & des arts, ce que je vais dire a trop de rapport aux sujets dont je m'occupe pour que je puisse le taire. D'ailleurs l'Académie de laquelle j'ai l'honneur d'être

d'être Membre, n'étant proprement d'aucune nation, & jouissant de la protection d'un Monarque qui prend autant d'intérêt à l'honneur littéraire des peuples qu'à leur sûreté politique, elle a plus de droit qu'aucun autre corps de cette nature de se regarder comme arbitre de semblables querelles. Et je connois trop le zèle de mes Confrères, pour craindre qu'ils désapprouvent le choix de mon sujet.

Je ne dois pas taire ici que Mr. l'Abbé Cavanilles a publié à Paris, il y a plus d'un an, des observations sur ce même article. Je ne suis pas assez présomptueux pour prétendre de soutenir mieux que lui la cause de sa nation. Mais puisque ce savant Espagnol s'est particulièrement attaché à faire connoître les grands hommes qui sont à présent en Espagne, je me bornerai à parler de ceux qu'elle a eu dans les siècles passés. Je me tiendrai aux expressions dont Mr. Maffon s'est servi; car il ne se contente pas de demander ce qu'a fait l'Espagne depuis quelques temps, mais il demande ce qu'elle a fait pour l'Europe depuis quatre cents, depuis mille ans? Je réponds que l'Espagne a fait pour la France même, jusqu'au ministère de Mazarin, plus que la France n'avoit encore fait pour les autres nations.

Pour suivre quelqu'ordre, je parlerai des sciences & des arts conformément à leur division ordinaire. Théologie, Jurisprudence, Médecine, Physique, Mathématiques, Belles-Lettres & beaux Arts.

Je crains qu'au mot Théologie ne s'élève autour de moi un murmure pour m'avertir que l'on doute si elle nous a fait beaucoup de bien. Cepen-

dant la connoissance de Dieu qui en est l'objet, & la Morale qui en est une suite, peuvent-elles être comptées pour des spéculations inutiles? Cette science a fait certainement de grands progrès dans les écoles de Paris. Il est vrai qu'aucun des grands chefs d'école n'étoit François. St. Anselme, Pierre Lombard, St. Thomas étoient Italiens, Albert le grand & Alexandre de Hales, Allemands; Scot étoit Ecoffois. Mais ce qu'il importe de dire, c'est qu'avant que ces grands maitres de la Théologie scholastique ayent paru, un Espagnol évêque de Saragoſſe apellé Tayo, avoit donné le premier modèle d'un corps de Théologie & que le premier traité complet de Morale chrétienne a été l'ouvrage d'un Dominicain Espagnol. Au reste je m'en rapporterai sans difficulté aux savants Ecclésiastiques séparés de la communion Romaine. Nous déciderons de leur aveu, si la partie la moins contestée de la Théologie, soit spéculative, soit pratique, a été mieux traitée par des auteurs François que par les Espagnols. Les bibliographes François trouveroient à peine des glossateurs de la Bible plus judicieux & plus utiles que les Maldonat & les Saa. Il est vrai que le Molinisme & le Quiétisme doivent leur origine à des Théologiens Espagnols, & que Janſenius étoit créature de Philippe IV. Mais est-ce en Espagne, que prirent feu les querelles qui ont embrasé l'Eglise au sujet de ces doctrines? Les bulles qui ont causé tant de troubles, ont-elles été sollicitées par des Jésuites Espagnols?

On seroit même autorisé à croire que ces auteurs auroient contribué aux progrès de la Morale, si les disputes qui s'éleverent en France à leur sujet ne les eussent traversés. Mais après tout, les moralistes ascétiques qui ont fait honneur à la France, ne se font-ils pas formés sur les livres Espagnols, aussi bien que sur ceux des Allemands & des Italiens? Car il est à remarquer en passant qu'aucun des livres classiques en ce genre, comme l'imitation de Jesus - Christ, le combat spirituel, la philothée, n'a été fait en France; que les Rodriguez, les Grenade, le Chartreux Molina étoient Espagnols, & que c'est de ceux-ci qu'ont le plus profité tous les estimables solitaires de Port-Royal, qui les ont traduits.

Il est sûr que, nonobstant la superstition qu'on se plait à faire entrer dans le caractère Espagnol, le fanatisme religieux n'a jamais fait en Espagne le ravage qu'il a fait en France. Cette Inquisition, tant de fois reprochée à l'Espagne, n'a-t-elle point contracté cette férocité effrayante en Provence & en Languedoc? Le Cardinal Guillaume de Blois ne fut un des premiers qui crurent rendre hommage à la Divinité en dévouant aux flammes ceux qui ne pensoient pas comme lui? ^{a)} L'esprit persécuteur des Jésuites où a-t-il pris son essor? Ces lettres de cachet, par lesquelles il paroît que ces religieux aient voulu s'égalier aux inquisiteurs Jacobins, ont-elles été inventées en Espagne ou en France?

a 5

L'Eu-

a) „Environ l'an 1192 il fit brûler quelques hérétiques qui ne nioyent le Baptême des enfants & l'Eucharistie. Aubery hist. des „Cardinaux.„ T. I. pag. 300.

L'Europe depuis long - temps se reproche les guerres insensées qu'elle a fait en Asie dans le douzième & dans le treizième siècle. C'est la religion mal entendue, c'est l'enthousiasme aveugle qui les ont excités: il est impossible d'en disconvenir. Si ces entreprises ont dépeuplé nos provinces & emporté en Afrique & en Asie le peu d'or qu'on avoit alors en Europe, est - ce à des dévots Espagnols ou à des François qu'il faut l'imputer? Tout le monde fait de quelle nation étoit St. Bernard, le plus grand homme d'ailleurs que la France ait eu dans ces siècles - là, & personne n'ignore que c'est le meilleur des rois qu'ait en France qui a été le chef des croisades les plus ruineuses

Ce n'est pas le temps à présent, c'est encore moins ici le lieu de faire l'éloge des ordres religieux. Mais peut - on se dissimuler que leur institution n'ait été, à bien des égards, utile à l'Europe? Les Benedictins ont défriché les terres; les ordres mendiants ont beaucoup contribué à policer les villes; les clercs réguliers ont sur - tout cultivé les beaux arts & les sciences. Quelques autres de ces institutions ont eu pour objet le soulagement des maux inévitables à l'humanité. Si l'Espagne n'a pas été le berceau de tous ces ordres, elle l'a été d'une grande partie. Quel est celui qui est né en France? les Chartreux.

La science du gouvernement qui fait la partie principale de la jurisprudence dont je vais parler, est née en Espagne presque aussi tôt qu'en Italie. Nous ne prétendons pas canoniser Ferdinand V, roi d'Arragon, quoiqu'on l'ait surnommé

le

le Catholique. Mais à qui devons nous des établissemens plus utiles à l'état social qu'à ce roi Espagnol? Le système de milice nationale & d'armée permanente qui sert à maintenir l'ordre & la tranquillité publique jusqu'à un certain point, est l'ouvrage de de ce même Ferdinand. Si dans la suite on a trouvé ce système trop onereux, c'est Louis XIV, c'est ce fier Louvois qui l'ont rendu tel. D'un autre côté pourroit-on mettre en parallèle les cardinaux - ministres Ximènes & Richelieu sans donner la préférence au premier?

Tout le monde n'est pas d'accord sur l'influence que les livres qui traitent du droit des gens ont eu dans la constitution des États. Si nous en croyons Mr. de Voltaire *l'esprit des loix* que l'on a regardé comme le chef d'oeuvre de ce siècle n'a pas fait changer un seul article aux codes des nations. Mais j'aime à croire que Voltaire a voulu nous en imposer plus d'une fois au sujet de cet ouvrage. Les livres n'influent pas aussi-tôt que les caprices d'un favori sur la condition des peuples: mais les Magistrats chargés de dresser ou corriger des codes se forment sur les livres qui ont de la réputation. Quoiqu'il en soit les plus célèbres auteurs de cette classe se sont formés sur les livres Espagnols. Car, sans compter les Suarez, les Vasquez & les autres scholastiques, que Grotius a tant lus & tant cités, l'Espagne avoit eu des Fox Morzillo, des Mariana & une infinité d'autres qui ont fait plus que les Hobbes & les Grotius, & dont la plupart ont précédé Bodin, qui a pourtant été un des premiers & des plus profonds.

Dans

Dans le droit civil les Espagnols n'ont pas moins devancé les François.

Couvarruvias étoit cité avant Cujas par tous les juriconsultes de toutes les nations où le droit romain a été reçu. Les Italiens n'hésitent pas à le placer à côté d'Alciat son contemporain que les François regardent comme le restaurateur du bon goût dans l'étude des loix. Aussi un auteur François qui devoit connoître l'Espagne, puisqu'il l'étudia dix ans sur les lieux, a dit : „Le nombre des juriconsultes y est infini, & l'on ne sauroit nier sans injustice que la jurisprudence n'y soit enseignée foncierement aussi bien que la plus raffinée politique. „ ^{b)}

Si nous tournons nos regards sur le droit canon qui a jeté les fondemens de tous les gouvernemens Européens, à l'exception de celui des Turcs, & qui a adapté les loix Romaines au christianisme; la France qui n'a pas eu des Gracien comme l'Italie a-t-elle eu comme l'Espagne des Raymond de Penafort? Avoit-elle un auteur que l'on puisse citer aujourd'hui, lorsque l'Espagne avoit Antoine Augustin? En a-t-elle eu même dans ce siècle & le précédent qui ait fait oublier ce savant, ce judicieux, ce sage canoniste. Quelque fut le savoir des deux Pithou qui ont redigé les *Libertés de l'Eglise Gallicane*, l'on ne trouveroit aucune des maximes raisonnables, établies dans ce livre qui ne l'ait été dans les conciles d'Espagne & qui n'ait été enseignée par des canonistes Espagnols? Je n'aurois qu'à nommer Francesco Salgado

b) Vairac Descript. de l'Esp. Tom. I. pag. 261.

gado de Samozo, Francesco de Vittoria, Gabriel Santander, les Vargas, les Sepulveda, les Simancas. Peut-être faudroit-il nommer Van Espen.

Je me hâte de passer aux sciences dont l'utilité est plus générale, & qui ne dépendent ni du culte religieux, ni de la différence des gouvernements. Telle est d'abord la Médecine. On ne s'attend certainement pas ici à une histoire détaillée de la pharmacie, quoique la comparaison qu'on pourroit faire des remèdes qui nous sont venus d'Espagne, avec les pomades, les essences, les élixirs que nous recevons de la France, ne serviroit pas moins à faire voir si on a raison de reprocher à l'Espagne de n'avoir rien fait pour l'Europe. Mais n'est-ce pas de l'Espagne que nous sont venus ces livres qu'on a étudié pendant quatre siècles en Italie, en France & dans tout le Nord policé de l'Europe? On m'opposera que ces livres ne sont plus d'usage & que leurs auteurs étoient des Arabes. Pour l'usage je demanderois volontiers si l'on s'en trouve absolument mieux depuis qu'on a changé. Les plus célèbres de ces auteurs étoient des Arabes. Un savant apologiste de la littérature Espagnole prétend, que les Arabes aussi bien que les Visigots étant établis en Espagne doivent être regardés comme faisant une partie de la nation, de même que les descendants des Francs & des Bourguignons sont compris dans la nation Française.

Mais laissons encore de côté les Arabes & demandons si Fernel a été plus grand plus célèbre dans cette science que François Valès & s'il y en a eu

en

en France des médecins supérieurs à Hernandes, à Herrera, & à tant d'autres du même siècle & de la même nation.

Si les découvertes qu'ont fait les Espagnols dans un nouveau monde ont malheureusement porté en Europe une maladie jusqu'alors inconnue; les médecins Espagnols ont été aussi les premiers à y trouver les remèdes. Pierre Pintor & Gonsalve Oviedo ne sont ignorés ni des François ni des Italiens. ^{e)}

Mais il est nécessaire de toucher quelque chose de l'Anatomie, de la Botanique & de la Chymie, pour voir laquelle des deux nations, la Françoisie ou l'Espagnole, a plutôt concouru à aider leurs progrès. Les anciens jusqu'au siècle de Léon X. avoient de l'aversion pour la dissection du corps humain. Les Italiens semblent avoir les premiers qui sont revenus de ce préjugé; au moins il est sûr que c'est à Fallope de Modene que l'on est redevable des premiers progrès que fit l'Anatomie à la renaissance des Lettres. Les Flamands alors sujets de l'Espagne les suivirent de près. Vesale, médecin de Charles-Quint est encore très célèbre; & pendant quelque temps un Espagnol, nommé Valverde, fût regardé même en Italie comme un bon Anatomiste. Qu'avoit alors la France en ce genre? Le Vasseur ne valoit pas mieux que Valverde. Les planches qu'a publiées Charles Etienne sont gravées sans doute d'après le Flamand Vesale que je viens de nommer; & ne sont pas meilleures que celles de l'auteur Espagnol.

L'Ita-

^{e)} V. Cotogni de *Sed. Variol.* Tiraboschi T. VII. Sabathier *Nuov. Diàion. histor.* V. Pintor. V. Oviedo.

L'Italie & l'Allemagne ont beaucoup devancé les autres nations dans la Botanique & dans l'Économie rurale qui y a beaucoup de rapport. Mais quand on se rapelle les établissemens que fit le Cardinal Albornoz à Boulogne d'où sont fortis les premiers livres soit d'Agriculture, soit d'Histoire naturelle, l'Italie même peut se croire redévable en partie à ce prélat Castillan des progrès qu'elle a fait dans ce genre, comme elle l'est véritablement aux Arragonois de ce qu'elle fournit au Nord des laines qui aprochent de celles d'Espagne,

D'ailleurs si les Espagnols ne se sont pas si tôt attachés à faire connoître les productions de l'ancien continent, au moins ils n'ont pas manqué de nous faire des rapports exacts & raisonnés des plantes, des animaux & des minéraux du nouveau continent qu'ils venoient de découvrir. Je fais qu'Ulisse Aldovrandi le véritable restaurateur de l'histoire naturelle n'a commencé à faire connoître ses talens qu'au retour d'un voyage qu'il fit en Espagne. Tournefort ne passa point les Pyrennées pour herboriser seulement. Cet homme célèbre, qui a donné une nouvelle face à la botanique, savoit bien que l'Espagne avoit eu des Acosta, des Hernandes, des Funes, des Herrera, qui avoient illustré différentes branches de l'histoire naturelle, & que l'Espagne pouvoit lui offrir quelque chose de plus que ses productions naturelles.

Comme ce n'est pas la France qui a produit les Geber, les Roger Bacon & dans les derniers siècles les Boyle, les Willis, les Stahl & les Vanhelmont, un François auroit encore moins de droit

à demander ce que les Espagnols ont fait dans la Chymie. En tout cas nous pourrions répondre, que Raimond Lulle étoit Espagnol, & que Paracelse n'étoit pas François. Après cela nous tenons des Espagnols les connoissances les plus nécessaires pour la séparation des métaux, qui est peut-être la partie la plus essentielle de la Chymie. Le Jésuite Acofta, dans son *Histoire naturelle & morale des Indes* nous fournit des notices plus détaillées sur l'Amalgamation que nous n'en avons ni de Pline ni de Vitruve, ni d'aucun autre des auteurs qui l'ont précédé. A peu près dans le même temps Alphonse Barba Espagnol fit sur cette matière un traité que les François trouvoient encore utile cent cinquante ans après, car on en donna une traduction françoise l'an 1751 après celles qu'on en avoit déjà en Allemand & en Anglois, & ce n'est pas là non plus la seule partie de la physique dans laquelle les Espagnols ont été utiles aux François.

Je suis très éloigné de faire un crime à Descartes de ce qu'il a profité des travaux de ceux qui l'avoient précédé, quoiqu'on l'accuse avec raison de n'avoir pas rendu justice à ses maîtres. Mais pouvons-nous nous dispenser de dire ici qu'une grande partie de son système physique paroît tiré de Pereira Gomez, du fameux livre intitulé *Antoniana Margarita*, & des ouvrages de François Valès.

Le savant & honnête Feyjoo ^{d)} qui fit l'éloge de sa nation en même temps qu'il tâchoit de l'éclairer & de la guerir de ses préjugés a franchement avoué

d) Teatro Crit. T. 4. Disc. 14.

avoué qu'elle n'avoit jamais rien fait dans la physique & que l'Espagne n'avoit que des Péripatéticiens. Dans le temps que l'Europe étoit moitié Cartesienne moitié Newtonienne, Feyjoo n'osoit penser que l'on pouvoit, en suivant Aristote, entrevoir de grandes vérités dans le livre de la nature & que les péripatéticiens Espagnols pouvoient fournir de bonnes lumieres aux Cartesiens François.

Ni l'Espagne ni aucune autre nation ne disputent point à Viète l'honneur d'avoir en quelque façon créé l'algèbre, quoique les François ne revoquent pas en doute que cet algébriste n'ait été précédé par Tartaglia, par Ferri, par Cardan & par d'autres Italiens. Et si l'on veut comprendre les Portugais sous le nom d'Espagnols, Nunnez a précédé Viète de bien des années & il l'a aidé de ses lumières. Après tout l'arithmétique par les chiffres qu'on appelle Arabes, est d'une utilité incomparablement plus grande que l'algèbre la plus sublime. Or il est sûr que nous tenons de l'Espagne cette méthode de calculer, soit que les Espagnols l'ayent inventée, ou qu'ils l'ayent reçue des Arabes.

Il n'est pas moins certain que les Espagnols ont contribué plutôt que les François aux progrès des autres parties des mathématiques. L'Europe, à la vérité, doit beaucoup à un François de l'onzième siècle qui fut ensuite élu pape sous le nom de Sylvestre II. L'Italie même le regarde comme le principal restaurateur des sciences & surtout des mathématiques; mais ce Gerbert, ce pape Sylvestre justement célèbre, où a-t'il puisé sa doctrine? N'est-

ce pas en Espagne qu'il alla chercher ce qu'il ne trouvoit point en France? Deux Italiens assez connus dans l'histoire des sciences du moyen âge, Jean Campanus Novarois, & Gerard de Cremona, ont aussi étudié ou enseigné les mathématiques en Espagne. Il y a même quelque raison de croire que le dernier étoit Espagnol de naissance. Et lorsque Jean de Seville ^{e)} traduisit Alfragan de l'Arabe en Latin, la France avoit-elle rendu un service semblable à l'Europe?

L'Allemagne & l'Angleterre peuvent se vanter qu'Albert le grand & Jean de Sacro-Bosco ont aidé aux progrès que fit l'Astronomie au treizième siècle; mais en ce genre l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre se sont servies longtemps des tables Alfonfines, ouvrage fait par des Espagnols sans contredit. Ces tables ont été trouvées défectueuses. Mais en ce temps-là on n'avoit rien de mieux ailleurs.

Je doute même si dans tout le seizième siècle, il y a eu en France des astronomes comparables à Alfonse de Cordoue ^{f)} & à Jean Rojas ^{g)}. Jean Faber Parisien n'a pas seulement mérité que Mr. Montucla en fit mention. Je dirai plus. C'est que jusqu'à la moitié du seizième siècle les Italiens ne croyoient point encore de trouver en d'autres pays de meilleurs maîtres d'astronomie qu'en Espagne. En effet Augustin Ricci de Casal en Montferrat, astro-

e) Weidler, Hist. Astr. Cap. XII §. 12.

f) Ibid. Cap. XIV.

g) Montucla, P. 3. lib. 3.

astronome fort estimé de son temps, alla étudier l'astronomie à Cartagene & à Salamanque. ^{h)})

Qu'il me soit permis d'observer ici que les Espagnols ont eu part à toutes les inventions & à tous les grands événements des siècles XV & XVI.

L'Espagne ne prétend pas plus que la France de disputer à l'Italie l'invention de l'aiguille aimantée, ni à l'Allemagne l'invention de l'imprimerie, ni à l'Angleterre les premiers essais de la poudre inflammable; mais l'Espagne peut prétendre d'avoir introduit en Europe le papier de linge, invention peut-être plus utile que l'imprimerie, & sans laquelle celle-ci seroit de peu de conséquence.

C'est l'Espagne, c'est le Portugal qui ont fait le plus brillant usage soit de l'invention de la boussole, soit de la Cosmographie des anciens qu'on fit renaitre. Encore les voyages des Portugais n'ont fait que transférer d'un lieu à l'autre le centre du commerce; & il est douteux si la plus grande partie de l'Europe a beaucoup gagné à ce que les productions des Indes nous viennent par l'océan plutôt que par la méditerranée. Mais la découverte d'un nouvel hémisphère a changé la face du monde ancien. Presque toutes les nations de l'Europe chrétienne sont en quelque sens fondées à prétendre d'avoir contribué à ce grand événement. La Géographie de Ptolomée & les voyages de Marco Polo Venitien étoient des notions dont on parloit. Peut-être que quelques

b 2

tra-

^{h)} De Chales. Riccioli. Weidler, cap. 14. Tiraboschi, Ist. della Lit. Italiana. T. 7. lib. 2. p. 18.

traditions vagues des navigations des Norwégiens & des Welches ont fait soupçonner l'existence d'un nouveau continent. Il est sûr qu'un Allemand de Nuremberg, qui étoit en Espagne au temps de Christophe Colomb, avoit des connoissances fort étendues dans la Cosmographie, & que ses lumières pourroient avoir été de quelque utilité au navigateur Génois. Il est parlé d'un George d'Vtra Flamand. Améric Vespuce, Florentin, n'est que trop renommé. Entre les autres se sont distingués dans les premières expéditions de l'Amérique deux Cano, un Alphonse d'Alveiro, un Martin Andaloux, un Alphonse Huelba, tous Espagnols. Le célèbre Magellan, Portugais, mais naturalisé Espagnol au service de Charles V. y eut beaucoup de part. Un autre Espagnol fit aussi alors pour la première fois le tour du globe. C'étoit Sebastien Cano qui commandoit le fameux vaisseau *la Vittoria*. Quel est le cosmographe, le navigateur, le capitaine François qui se trouve nommé dans toute l'histoire de cette grande découverte? Il me semble qu'une telle réflexion auroit dû rendre Mr. Masson plus circonspect dans ses questions au sujet de l'Espagne.

Je crains que l'on ne prenne mon mémoire pour une satire; & je n'ose demander si à Paris on regarde les Ottomans comme Européens, & si l'on croit que ces barbares ayent fait quelque bien à l'Europe? Mais, s'il faut le dire, lorsque l'Europe étoit menacée des armes de Soliman & de Selim, qui est-ce qui les a repoussées? La bataille de Lepante arrêta les progrès d'une puissance

sance qui avoit jetté l'effroi dans les coeurs de tous les chrétiens? Il y avoit des vaisseaux, des guerriers Vénitiens, Piémontois, Toscans & d'autres états maritimes de l'Europe méridionale, que les Espagnols sçurent allier pour s'opposer au torrent. La France qu'a-t-elle fait dans cette occasion? Etoit-ce des troupes Françoises ou Espagnoles qui furent alors le boulevard de la Hongrie? ⁱ⁾)

Dans ce même temps on travailloit à régler les jours de l'année & des mois. C'étoit une opération des plus nécessaires & par laquelle les sciences mathématiques font le plus connoître leur utilité. Le mérite principal de la correction du Calendrier dont je parle, ne peut être contestée aux Allemands, au Cardinal de Cusa & à Clavius. Mais il est à observer que dans la députation que fit Grégoire XIII. pour cette entreprise, outre que les Tables Alfonfines en avoient jetté le premier fondement, il y avoit Alфонse Ciaccionius, Espagnol, & trois Napolitains sujets du Roi d'Espagne. Un mathématicien François, d'ailleurs très célèbre, qui voulut s'en mêler, se fit si peu d'honneur que ses compatriotes même le désaprouverent: c'est le même Viète dont nous venons de parler. ^{k)})

Le Génie fait une partie des sciences mathématiques; & nous n'omettrons pas de remarquer que l'Espagne a eu de bons ingénieurs avant la France. Pendant tout un siècle, les François ont cru que

b 3 tout

ⁱ⁾ V. Mariana, hist. d'Espagne. Lib. 4. & Lib. 6.

^{k)} Montucla ubi sup. Tom. 2. pag. 100.

tout l'art de la fortification moderne avoit été créé par Vauban. Il n'y a pas dix ans que l'on a commencé à douter que ces inventions ont été tirées d'un architecte Italien qui précéda Vauban d'un siècle entier. Dans les contestations dont je parle, au sujet des Orillons qui forment une partie essentielle de l'architecture militaire, les Espagnols ont, aussi bien que les Allemands, quelque droit de prétendre à l'honneur d'avoir instruit ce célèbre ingénieur François, qui pouvoit également avoir lu les ouvrages de Medrano & ceux de Marchi ou de Speckler. Pour les mines qui font une partie de l'architecture militaire, personne n'en dispute l'invention à Pierre Navarro Espagnol.

Les Espagnols ont au moins d'aussi justes prétentions que les François à la découverte de la circulation du sang. Quoique ni l'une ni l'autre nation n'en puisse disputer la gloire principale à l'Anglois Harvey & à trois ou quatre Italiens: il est pourtant sûr que Michel Servet, Espagnol a fourni sur cela plus de lumière que Louis le Vasseur, François.

Si l'Espagne n'a partagé que de fort loin la gloire de cette découverte, elle eut prétendre à une autre de la même nature, qui est celle du fluide nerveux que Dona Oliva de Sabuco a été la première à remarquer. ¹⁾

Il s'est élevé depuis peu une querelle que j'appellerois plutôt une émulation louable entre Mr. l'Abbé l'Épée & Mr. Heinecke de Leipfick, sur la manière de

1) Feyjoo, Théat. crit. T. 4.

de faire parler les muets. Si les livres Espagnols n'étoient pas malheureusement passés de mode; auroit-on manqué de citer à cette occasion Pierre Ponce Bénédictin du couvent de Sahagun en Espagne, qui a inventé & pratiqué cet art avec beaucoup de succès, non seulement cent cinquante ans avant Mr. l'Abbé Epée, mais avant l'Anglois Wallis & le Suisse Amman qui l'a enseigné en Hollande? Cependant deux auteurs très connus & non seulement contemporains, mais amis particuliers du brave Bénédictin, en ont conservé la mémoire. ^{m)}

Il seroit encore à propos d'ajouter que Galilée n'a tiré aucun secours des François, & que des Espagnols ont travaillé avec lui & l'ont encouragé par des offres flatteuses. Je possède une lettre originale de Galilée, par laquelle on voit qu'un Monsignor Guevara l'an 1635 lui avoit communiqué des observations fort subtiles.

Mais il est temps, après avoir parcouru rapidement l'histoire des sciences, que nous jetions quelques regards sur la belle Littérature.

A une époque où tout le monde est occupé de l'histoire naturelle, de la navigation, de la Géométrie, de l'économie rurale & civile, & de la chymie, on regardera peut-être l'étude des langues anciennes comme une occupation des esprits subalternes & médiocres. Il n'est pourtant pas moins

b 4 vrai

^{m)} *Ambr. Morales & Franc. Vales* cités par *Feyjoo*, *Théat. crit.* T. 4. Disc. 14.

vrai que c'est par ce moyen qu'on est parvenu à faire fleurir les sciences les plus utiles, & que les Espagnols ont beaucoup contribué aux progrès de cette étude. Fernand Nunnez qui porta en Espagne la connoissance du Grec qu'il avoit acquise en Italie, n'a-t-il point précédé les Etienne? La Bible entière en plusieurs langues sortoit des presses d'Alcala lorsque le père de ces deux Etienne essayoit d'imprimer le psautier seul en cinq colonnes. Ant. Nebrissenfis & François Sanchez, ou Sanctius, ont-ils fait moins que ces François, ou sont-ils venus après eux? Parmi ceux que François I. apella en France pour y enseigner les langues savantes, il y en avoit trois ou quatre Espagnols. C'étoit dans le temps que Louis Vives de Valence faisoit la guerre à la barbarie scolastique avec beaucoup de succès. De ces fameux triumvirs de la littérature du siècle de Charles V. & de François I., Budé, Erasme & Vives; Budé étoit, peut-être, le plus érudit. Erasme avoit plus d'esprit; mais Vives avoit plus de jugement & de critique. Son ouvrage sur la décadence des sciences & des arts a fait plus d'effet qu'aucun livre sorti de France, je dirai même d'Italie, pour ranimer les bonnes études, & rétablir le bon goût.

On eut d'abord en Espagne quelques bons historiens & des littérateurs habiles qui débrouillèrent le cahos de l'histoire ancienne & de celle de l'église. On lisoit en Italie les vies des empereurs de Pierre Mexias traduites par des hommes célèbres, deux cens ans avant que l'on eut des Crevier & des le Beau.

Pour

Pour l'histoire ecclésiastique je dois avouer, que sans les Centuriateurs de Magdebourg nous n'aurions, peut-être, pas les annales du Cardinal Baronius qui les ecclipsa prodigieusement, & sans lequel les Tillemont, les Dupin, les Fleury n'auroient peut-être pas existé. Mais quel étoit l'homme qui aida le savant Cardinal dans la compilation de ces annales? C'étoit un Dominicain Espagnol nommé Thomas Malvenda qu'il fit venir exprès à Rome pour travailler avec lui. Je ne compterai pas parmi les historiens Espagnols, quoiqu'il fut d'une famille de rois d'Espagne, le Cardinal d'Arragon qui recueillit les vies des papes, ouvrage aussi estimable que ceux qu'a fait Baluze en ce genre. Je dirai seulement que les travaux de Ciacconius & de Cabrera, l'histoire ecclésiastique de Fleury & sa continuation seroient certainement moins intéressantes. Pour l'histoire moderne, ou du moyen age, il seroit facile de comparer les Chroniques des rois de Castille, avec celles de Jonville, de Froissard & de Monstrelet. Les bibliothèques historiques n'offrent pas même en Italie des mémoires plus anciens ni plus judicieux que ceux de Rodrigue Ximenès; & non obstant le mérite du président de Thou, je ne crois pas l'Espagne moins riche en bons historiens que l'est la France. Je parle du siècle de François I. & de Henri IV.

On demandera, peut-être, pourquoi les conseils de Castille, les Cortés d'Arragon, les États de Catalogne n'ont point donné des Démosthenes & des Cicéron à l'Europe: car il est vrai que ces trois as-

semblées étoient de nature à donner de l'effor au talent de l'éloquence. Mais quand on considère après combien d'efforts & dans quelles circonstances Athènes & Rome ont eu de grands orateurs; quand on fait que l'Angleterre dont la constitution paroît si favorable à la sublime éloquence, à peine a produit de nos jours quelque chose d'approchant des harangues des anciens, on ne sera point surpris de voir que l'Espagne n'ait point eu dans le siècle de Charles V. d'excellents orateurs. Lorsque on étoit au point où l'on auroit pu s'attendre à des discours dignes de passer à la postérité, les gouvernements des Royaumes d'Espagne changèrent de nature & toutes les assemblées nationales plierent sous l'autorité Royale.

Après tout, lit-on beaucoup encore les harangues, les remontrances, les plaidoyers faits en France avant les deux derniers regnes? Sans la haine qu'on a eu long-temps pour les Jésuites, les fameux plaidoyers de Pasquier auroient-ils été lus? auroient-ils eu plus de succès que ceux de Nunnez, de Perez d'Oliva, de Garzia Matamoros? Les Apologies de la doctrine d'Aristote que nous avons de Galland & de Perion font-elles aujourd'hui, étoient-elles de leur temps plus lisibles que les discours prononcés par les Espagnols sur la discipline ecclésiastique au Concile de Trente?

Cependant les Espagnols formoient les autres nations à l'éloquence de la chaire. Les François n'avoient pas encore les Bossuet, ni les Bourdaloue, pas même les Lingendes, lorsqu'ils

lisoient

lisoient les sermons de François Borja, de Diego Murillo, de Gaspar Sanchez, du Cardinal Toledo, d'un Paralta, d'un Paravicino. D'ailleurs les oeuvres des Grenade, des Rodriguez ont plus contribué à former les Massillon que tous les autres François qu'on avoit de ce temps-là.

En parlant de poésie on peut dire encore plus hardiment que la France doit beaucoup plus à l'Espagne, que les autres pays ne doivent à la France.

Il est vrai que les fameux troubadours Provençaux ont été les précurseurs des poètes modernes de toutes les nations. Sans nous arrêter à un sujet trop général & déjà trop connu, j'oserois demander si c'est aux Comtes de Provence de la maison de France, ou à ceux de Barcelone de la maison d'Arragon, que la poésie a de plus grandes obligations? Car au reste parmi les troubadours il y en avoit de célèbres de différents pays, & il n'y avoit pas moins de Catalans & d'Aragonois que de Provençaux & de Limosins.

Dès que la poésie provençale passa de mode & que chaque nation commença à se servir de sa propre langue, il ne seroit pas difficile de décider si ce sont les François ou les Espagnols qui ont suivi de plus près les Italiens. Car on ne dispute point au Dante & à Pétrarque ni l'ancienneté ni la préférence. Le Duc d'Orléans par exemple peut être comparé aux marquis de Villena & de Santillana, mais il est postérieur; & je ne sache pas qu'aucun poète François du quinzième siècle ait eu le succès qu'eurent Juan de Mena & Rodrigo de Cota. Je
 passe

passé sous silence les Mendoza, les Boscan, les Garcilas, auxquels je ne crois pas qu'on ose préférer les du Bellay, ni les Marot, ni les Regnier leurs contemporains, & auxquels j'aurois même de la peine à comparer Malherbe.

Je demande ici un moment d'attention particulière; car je ne prétends pas que l'Espagne ait eu, même dans ses plus beaux jours, des pièces de poésie aussi parfaites dans leur genre que le sont celles que nous avons de la France; mais je ne crains point de risquer un paradoxe en disant que les autres nations policées perdroient moins en perdant les chefs-d'œuvres du Parnasse François, que la France n'auroit perdu si elle n'avoit eu les poètes Espagnols du siècle qui précéda celui de Louis XIV. Il y a même quelque espèce de poésie dans laquelle la France n'a, peut-être, pas encore égalé l'Espagne. Les Espagnols lisent encore avec plaisir trois ou quatre poèmes épiques, tandis que les François se trouvent fatigués au bout d'un chant de la Henriade. ⁿ⁾ Le jugement seroit encore bien plus décisif si l'on comptoit le Camoëns parmi les Espagnols. Au reste, puisqu'on avoit la Jérusalem délivrée & la Lusiade plus d'un siècle avant la Henriade, il est sûr que l'Europe ne doit rien à la France de ce côté là. Voudroit-on vanter comme un ouvrage épique cette production infame dont on n'ose prononcer le titre dans les honnêtes compagnies? Qu'y a-t-il d'épique dans cet ouvrage, tout

ⁿ⁾ Les trois siècles de la Lit. Franç. T. 4. pag. 206.

tout petillant d'esprit qu'on le trouve? N'est-il pas un amas d'endecasyllabes obscenes & impies plutôt qu'un poëme narratif? Sans faire un parallele minutieux du *Lutrin* avec des ouvrages Espagnols du même genre (d'autant plus qu'il n'appartient pas à l'époque où je dois m'arrêter) j'ose dire que la poétique de l'auteur François me paroît un recueil rimé de préceptes très-connus en comparaison de la verve qui se fait sentir dans le *Laurel d'Apollon* de Lope de Vega & dans le *chant de Calliope* de Cervantes, qui tiennent au genre didactique, quoique un peu trop chargés d'éloges.

Je ne finirois pas si je voulois parcourir les ouvrages d'agrément & de goût dont les Espagnols ont fourni le modèle ou l'idée aux François. Lorsque la France avoit déjà eu ses Pascal, & ses Fénelon, & qu'elle avoit des Fontenelle, les personnes les mieux policées & les mieux instruites n'avoient point de meilleurs livres à proposer à des Princesses, que les romans de Cervantes^o). Il n'y a pas jusqu'au *Diable boiteux* de le Sage dont le fond ne soit tiré d'un ouvrage Espagnol de Louis Velez de Guevara.

Mais c'est sur-tout dans la poésie dramatique que la France s'est enrichie des fonds de l'Espagne. Tous ceux qui connoissent un peu l'histoire des piéces de Corneille & de Moliere, savent combien ils ont profité des inventions de Lope de Vega,
de

^o) Lettre du Comte d'Ayen citée par Millot, Mém. du Maréch. de Noailles, T. 2. pag. 334.

de Calderon de Barca; & personne n'ignore que l'époque lumineuse de la tragédie Française a été fixée par l'imitation d'une pièce Espagnole de Guillen de Castro. L'auteur du nouveau dictionnaire historique dit en parlant de Scarron que la mode de son temps étoit de piller les Espagnols. Les Français ont travaillé avec plus d'art, mais l'art existoit; les regles & les exemples qui le composent nous sont venus des Grecs; les Français n'y ont rien ajouté. Si les Espagnols avec leur imagination féconde, n'eussent fourni des sujets, des plans aux poètes des autres nations, la France seroit resté plus long-temps à des sujets rebattus. Quand on reproche aux Espagnols l'irrégularité de leurs pièces de théâtre, on devroit faire une reflexion qui les excuse. Les mœurs ayant prodigieusement changé depuis les temps héroïques, ces unités tant inculquées ne sont plus soutenables, & les Espagnols ont cru que l'on pouroit plaire & instruire sans se gêner à ce point. Il n'est pas question, je le dis encore, de savoir si les pièces de Lope de Rueda, du Capitain Virues, de Guillen de Castro, de Vega, de Cervantes, de Calderon & des autres Espagnols sont aussi conformes aux regles d'Aristote & d'Horace que celles de Corneille & de Moliere. L'on demande seulement, si ces restaurateurs du théâtre François ont profité de ce que les Espagnols avoient fait avant eux. En finissant cet article il se présente une reflexion que je ne me pardonnerois jamais d'avoir supprimée; c'est que dans ce nombre infini de comédies Espagnoles qui ont long-temps soutenu les théâtres de Paris,

de

de Londres & de Venise. Les autres classes d'ouvrages d'agrément a peine en connoit-on qui portent atteinte a des principes essentiels de morale & de religion. On ne peut pas dire la même chose des poëtes des autres nations.

Parmi les arts d'agrément la musique est celui qui approche le plus de la poësie. Les François ne disputent point la préférence aux Italiens. Mais les Italiens même avouent que l'Espagne a eu beaucoup de part aux progrès qu'a fait la musique dans le XVI siècle. Quand on ne nommeroit que Bartolon Rami, François Tovar & Diego Ortiz, qui ont tous vecu du temps de François I, & qui ont précédé le célèbre Zarlino, l'histoire de la musique Françoisse nous présenteroit-t-elle un seul maître de ce temps-là comparable à ces trois?

Il nous faut encore dire un mot des arts du Dessin. Quand l'Espagne avoit les Berrugnette, les Becerra, les Navarette, les Vargas, les Perez d'Alexio, dignes élèves de Michel Ange & du Titien, il n'y avoit en France qu'un Florentin nommé le Roux, Primaticcio de Boulogne & un Jean Cousin a peine connu.

Il est facheux de rappeler ici un événement qui n'a que trop justement affligé la France, mais qui, peut-être, a été la cause la plus immédiate des progrès que les arts y ont fait depuis; événement qui d'ailleurs prouve combien il sied mal à un François de demander qu'a fait l'Espagne depuis quatre cents, depuis mille ans.

Je fais que François I avoit déjà montré son goût pour les beaux arts avant sa malheureuse expédition

tion

tion d'Italie. Mais n'est-ce pas après son retour de Madrid qu'il s'attacha à faire fleurir ces arts, soit qu'il les ait trouvé déjà plus avancés en Espagne, soit que les reflexions qu'il eut le loisir de faire, ayent dû le porter à chercher la gloire dans les arts pacifiques plutôt, que dans les entreprises militaires. Quoiqu'il en soit, il est sûr que l'Espagne sous le règne de Charles-Quint & de Philippe II, avoit d'habiles architectes, des sculpteurs & des peintres, & que la France n'avoit encore que des enlumineurs. C'est l'art dans lequel les François semblent avoir excellé depuis long-temps. ^{p)}

Peut-être les Espagnols du siècle de Philippe II n'ont pas fourni à l'Europe tant de breloques, tant de boîtes ciselées, tant de bijoux, tant de différentes étoffes. Je ne disconviens pas que tout ceci n'ait du rapport aux arts dont nous parlons. Mais oseroit-on prétendre à notre reconnoissance, parce que la frivolité des petits maitres, les caprices des filles d'opéra & la dissipation des fermiers & de grands ont rendu l'Europe tributaire de Paris? Devons-nous savoir bon gré à la France de ce qu'elle nous charge de colifichets? Nous avons bien plutôt sujet de nous plaindre parce que ces modes, & cet attirail immense de toilette, que nous devons à la France sans contredit, est la cause principale que les mariages sont plus rares, & moins heureux; & que le goût de la parure, devenu presque nécessaire depuis qu'on prend le ton de Paris, est l'obstacle le plus fort à l'éducation de la jeunesse.

Je

^{p)} V. Dante purg. cant. XI.

Je ne pense pas qu'on veuille nous engager à faire des comparaisons de ce que nous recevons de la France avec ce que l'Espagne nous a procuré & qu'elle nous fournit encore actuellement. Car enfin les Espagnols, à qui l'on reproche d'être inutiles à l'Europe, ont-ils laissé perdre ce miel si salutaire & unique en Europe? Ont-ils laissé dégénérer leur brebis? ont-ils laissé perir leurs vignes? ont-ils cessé de cultiver le cacao & le sucre, & d'exploiter leurs mines?

Pourrions-nous comparer les précieux métaux dont l'Espagne nous enrichit depuis trois siècles à l'argent haché, de Paris? ou ne connoissoit-on point l'orfèvrerie dans les autres parties de l'Europe avant que la France nous l'aprit? Devons-nous encore consulter les Juifs & les fripiers, pour savoir si l'on trouveroit plus son compte aux points de Venise & d'Espagne qu'aux brochés de France? Voudroit-on nous faire douter si le Nord de l'Europe a plus besoin des étoffes de Lyon que des laines de Bilbao; ou si nous n'avions pas l'Indigo pour les teindre avant que la France possédât les Antilles & partageât St. Domingue? Je ne cherche pas d'où les François tirent la base de la couleur de plusieurs étoffes qu'ils nous vendent si cher; mais je puis bien demander si c'est parcequ'on nous envoie tout les six mois de nouveaux draps de France, & tous les quinze jours de nouvelles modes, que l'on demande; *QUE DOIT-ON A L'ESPAGNE? ET DEPUIS DEUX SIECLES, DEPUIS QUATRE, DEPUIS*

c

PUIS

PUIS DIX, QU'A-T-ELLE FAIT POUR
L'EUROPE? ⁹⁾

Pendant on ne sauroit nier que l'Espagne pendant quelque temps n'ait presque disparu du théâtre des sciences & des arts; & l'on est forcé de donner raison en partie au rédacteur de cet article. Ce qu'il dit au sujet de l'inquisition, quoique inexact & exagéré, n'a que trop de fondement. Il est vrai qu'ayant porté une accusation vague & outrée contre l'Espagne en embrassant deux, quatre, dix siècles, Mr. Masson semble aussi s'être laissé échapper les causes véritables de sa décadence: & ces causes mériteroient d'être mieux approfondies.

Les Espagnols qui trouvoient des ressources inépuisables dans le nouveau monde, n'eurent plus aucune envie de commercer dans les autres pays de l'Europe, & se mirent par là hors d'état de suivre les progrès qu'on y faisoit. Le gouvernement de même tourna ses soins du côté de l'Amérique qu'il regarda comme la source principale de ses richesses. L'or du Pérou, l'argent du Potofi, les délices de l'Italie, l'industrie des Flamands & des fidèles Francs-Comtois appartenoient à l'Espagne. Comment auroit-on pu, avec tant d'avantages, ne point se reposer?

Les nations sont sujettes aux mêmes vices, aux mêmes vicissitudes que les hommes. La prospérité, les honneurs amènent la mollesse, la paresse, la présomtion & l'orgueil; & à force de se persuader qu'on

⁹⁾ Encycl. us supra. Géographie, T. I. p. 565.

qu'on ne peut avoir des rivaux, on en rencontre enfin qui nous devancent. Voilà ce qui est arrivé à l'Espagne. Vers le milieu du siècle passé, lorsque l'Espagne commençoit à tomber, elle avoit besoin d'être excitée par quelque autre nation qui pût lui donner cette émulation aussi utile aux peuples qu'aux particuliers; mais cette nation ne se présenta pas alors à ses yeux. Malheureusement elle se croyoit trop au dessus de tout ce qui l'environnoit.

On faisoit encore quelque cas de l'Italie, le seul pays, où les Espagnols voyageassent. Mais vouloient-ils prendre pour modeles des Milanois ou des Napolitains, leurs sujets, ou des Toscans sujets d'un prince presque vassal de l'Espagne? D'ailleurs en Italie regnoit alors le même mauvais goût qui s'étoit introduit en Espagne. Les sciences fleurissoient bien en Toscane; mais tandisque l'inquisition de Rome faisoit retracter de grandes vérités, (hélas! que ne peut-on effacer ou faire oublier cette tache!) il est trop évident qu'en Espagne on devoit trouver des obstacles aux progrès qu'on auroit pu faire.

L'Allemagne desolée par les troupes de Ferdinand II. & par les Suedois, ne figuroit pas encore dans la littérature, & n'étoit plus dans les sciences ce qu'elle avoit été les deux siècles précédents. Les Hollandois n'étoient regardés que comme des mariniers mutins. L'Espagne pouvoit-elle se mesurer avec un pays qui n'auroit pas fait la trentième partie de sa domination en Europe? Les Huy-

gens, les Vossius, les savants, les littérateurs de Leyden & d'Utrecht furent nuls pour les Espagnols.

L'Angleterre étoit aussi bien éloignée d'exciter l'admiration des autres peuples: on n'en parloit alors que comme d'un théâtre de catastrophes tragiques: Le chancelier Bacon, peu estimé alors dans sa patrie, l'étoit encore moins ailleurs. Shakespear n'étoit rien pour l'Espagne. Milton n'étoit pas connu. Newton & Loke étoient à peine nés.

Quoique la France n'eût pas encore atteint ce degré de considération qu'elle acquit vers la fin du siècle, elle pouvoit seule mériter l'attention de l'Espagne; mais l'antipathie étoit trop grande pour que les Espagnols pussent se résoudre à imiter leurs voisins, ou à s'informer des progrès qu'ils faisoient dans les arts & les sciences. Lorsque l'orgueilleux ministre de Louis XIII se piquoit d'émulation à l'égard des favoris de Philippe IV, les Grands d'Espagne ne pouvoient pas être disposés à imiter les François. Le coup fatal que Richelieu porta au grand colosse ne fit que l'étourdir & en augmenter l'indolence. La léthargie fut à son comble sous les derniers rois Autrichiens. Au commencement de ce siècle l'Espagne étant passée sous la domination d'un prince de la maison de France & gouvernée par des François, eut plus de répugnance que jamais de paroître l'élève d'une nation rivale. Les François auroient voulu donner leurs goûts, leur manière & leur langue à l'Espagne, & l'on ne fut plus ni Espagnol ni François. La Reine Gabrielle de Savoie, qui
avec

avec une fermeté sans exemple soutint la couronne d'Espagne sur la tête de son mari, eut à peine le temps de le voir affermi sur le trône. La monarchie reparut pour un moment lorsque le Cardinal Alberoni la tira de la dépendance de la Cour de Versailles; mais ce ne fut qu'un moment. Peut-être le gouvernement des Italiens auroit eu ses inconvéniens comme celui des François. La seconde femme de Philippe V ne pouvant se passer de la France pour l'établissement de ses fils, ne put laisser prendre aux Espagnols leur esprit, & leur génie naturel. Elisabeth fit beaucoup pour sa famille, mais fort peu pour la nation. L'Espagne n'a commencé à redevenir ce qu'elle doit être qu'après qu'elle a vu sur le trône des Rois nés dans son sein, & qu'elle voit à la tête des affaires des Ministres, dont les intérêts ne peuvent être séparés de ceux de la nation & de l'état.

F I N.

A la pag. 7. lin. 23. France même, ajoutez depuis le temps de Charlemagne & d'Alcuin.

Au bas de la pag. 21. Mariana liv. Miniana continuation de l'hist. &c.

A Son Excellence
Monsieur de Hertzberg,

Ministre d'État & du Cabinet, & Membre de l'Académie des Sciences.

Si je connoissois l'histoire d'Espagne aussi bien que V. E. connoit celle de toute l'Europe, mon Discours sur la question faite par l'encyclopediste François seroit certainement plus intéressant. Quel qu'il soit, j'ai cru devoir le faire paroître, puisqu'il a pu intéresser des personnes aussi estimables par leur savoir que par leur zèle patriotique.

Quelques - uns auroient souhaité que je n'eusse point mis les Espagnols en opposition avec leurs voisins. Si la raison de ce contraste ne se présente pas d'elle même, il seroit inutile de la faire remarquer. Je n'ai fait que repeter à l'égard des François ce qu'ils disent eux-mêmes; & je suppose qu'on voudra bien permettre que les autres le disent aussi. Si on le refusoit, ce seroit un motif de le dire encore plus haut.

Je

Je vis & j'écris sous la protection du plus grand Roi que l'Univers ait connu ; d'un Roi qui ne s'occupe que des moyens de maintenir l'équilibre de l'Europe, de conserver l'indépendance & la liberté des États qui la partagent. Chaque pays, chaque auteur n'a-t-il pas la même raison d'empêcher qu'aucune nation ne prétende au droit exclusif d'influer sur les études, les ouvrages, les goûts de toutes les autres ?

L'avantage principal de l'état où je me trouve est de pouvoir dire librement ce que je pense en fait de littérature & de beaux arts & d'y être encouragé par l'exemple de personnages respectables qui en agissent de même dans des matières d'une plus grande conséquence.

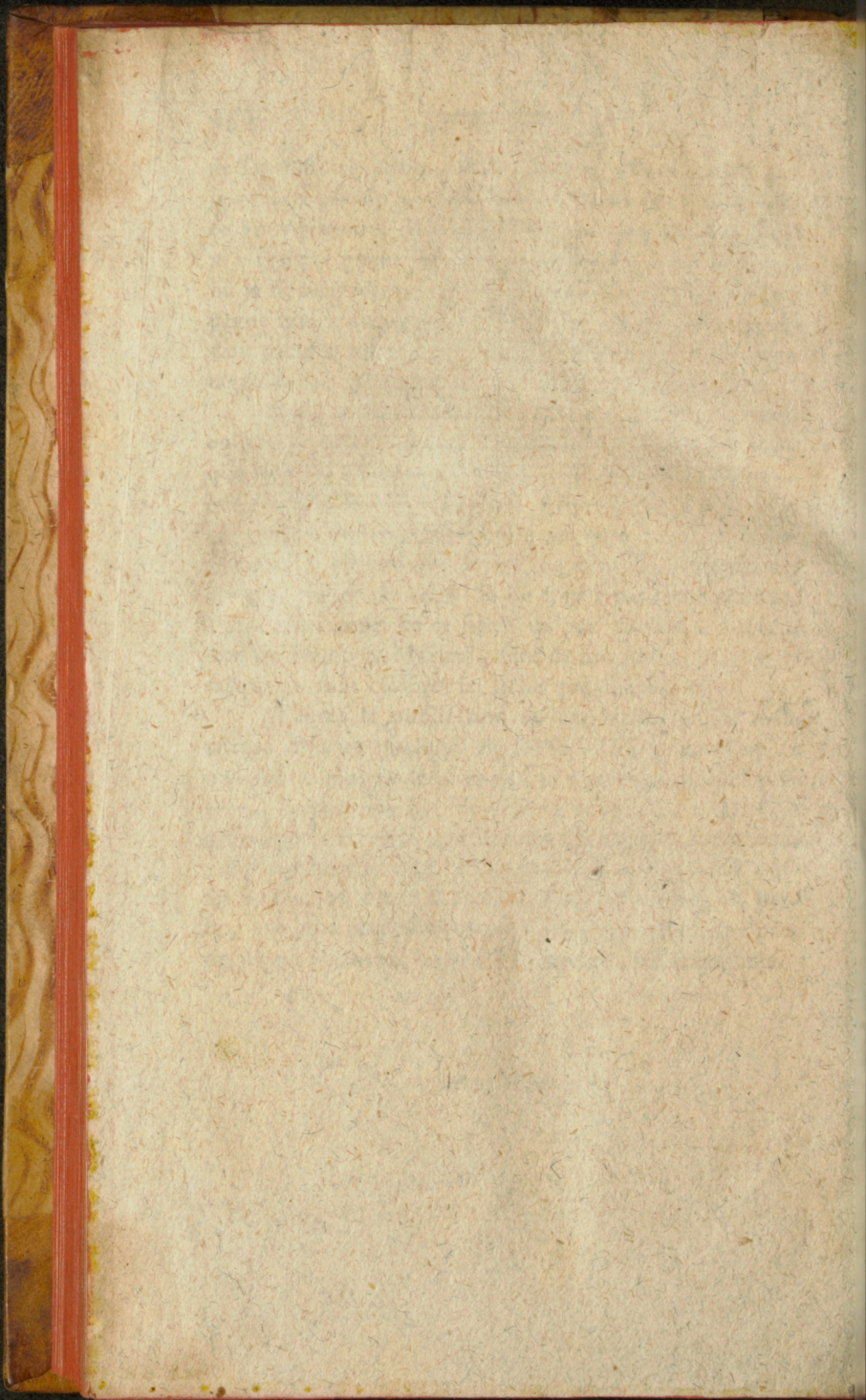
J'espère que V. E. recevra cet écrit avec la même bonté qu'elle l'entendu lire, comme un témoignage de la parfaite considération & du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

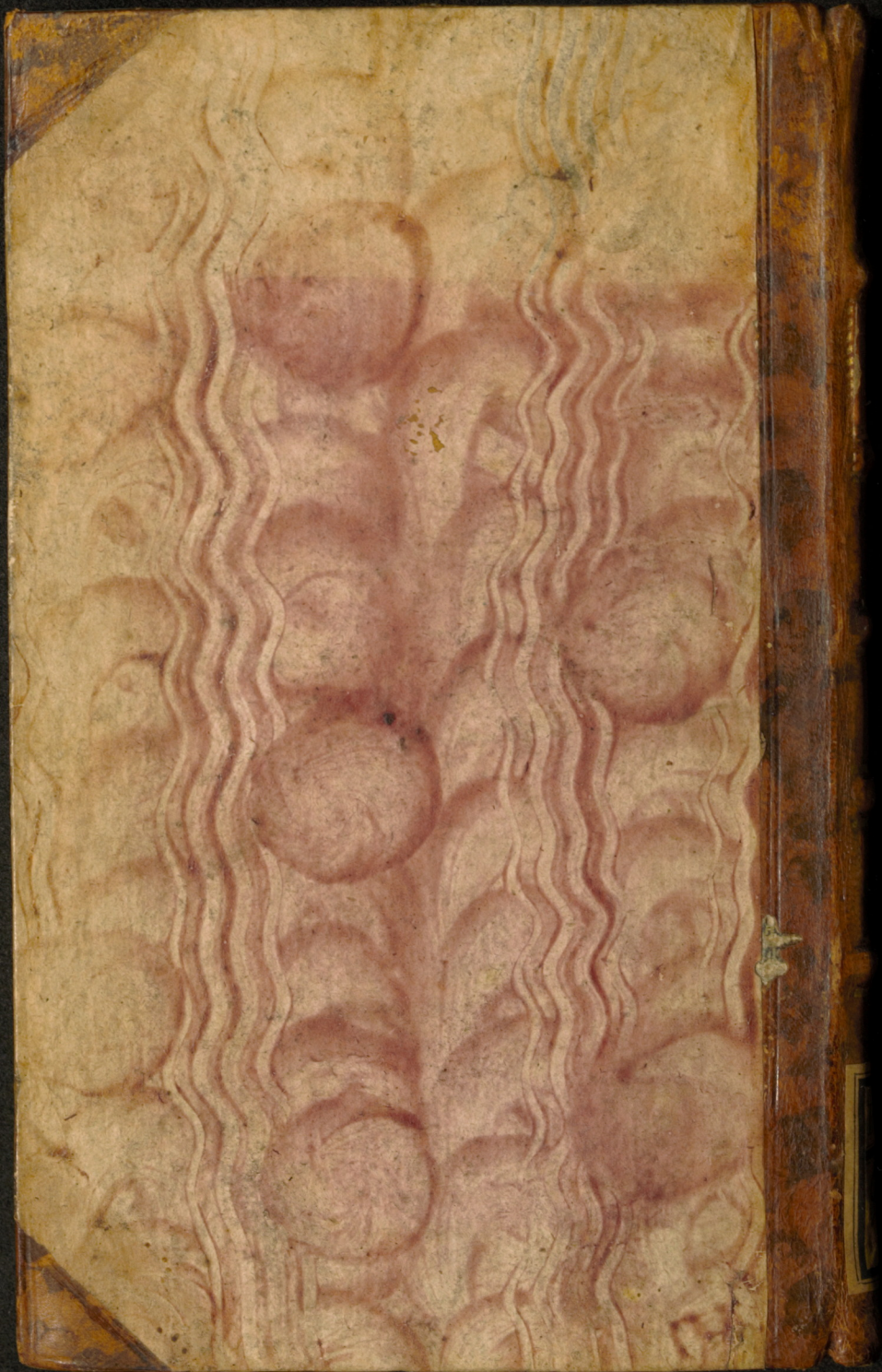
DE VOTRE EXCELLENCE

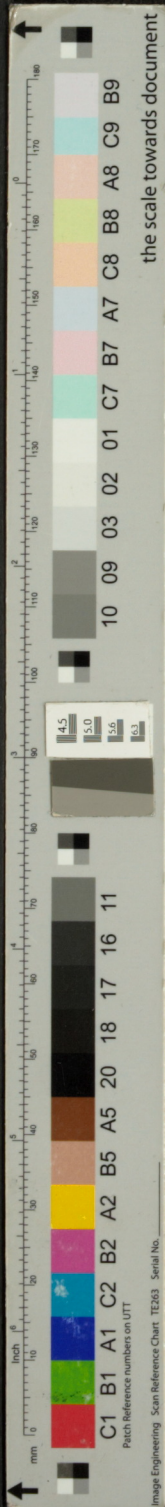
le 10. Fevier 1786.

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

l'Abbé DENINA.







the scale towards document

n'on le trouve? N'est-il pas
es obscenes & impies plutôt
Sans faire un parallele minu-
ouvrages Espagnols du même
u'il n'appartient pas à l'épo-
) j'ose dire que la poétique
e paroît un recueil rimé de
en comparaison de la verve
le Laurel d'Apollon de Lope
ant de Calliope de Cervantes,
didactique, quoique un peu

fi je voulois parcourir les
de goût dont les Espagnols
e ou l'idée aux François.
it déjà eu ses Pascal, & ses
oit des Fontenelle, les per-
& les mieux instruites n'a-
urs livres à proposer à des
ans de Cervantes °). Il n'y
boiteux de le Sage dont le
ouvrage Espagnol de Louis

ut dans la poésie dramatique
chie des fonds de l'Espagne.
ent un peu l'histoire des pie-
e Moliere, savent combien
entions de Lope de Vega,
de

citée par Millor, Mém. du Maréch. de